

## « *On est seulement vraiment vivant partout où l'on crée du neuf...* »

Wolf-Ulrich Klünker

Cette affirmation provient du grand architecte et peintre du 19<sup>ème</sup> siècle Karl Friedrich Schinkel (1781-1841). Elle peut valoir pour la devise de sa vie, eu égard à une énorme productivité architectonique et artistique, en relativement peu d'années seulement. Les activités créatrices de Schinkel s'étendent esthétiquement jusque dans notre temps présent, remarquées ou pas. Le passage cité a la complète teneur suivante : « *On est seulement vraiment vivant partout où l'on crée du neuf ; partout où l'on se sent plein d'assurance, alors la situation a déjà quelque chose de suspecte, car on sait alors certainement quelque chose, et donc quelque chose, qui existe déjà, n'est que manipulé, n'est que ré-utilisé. C'est déjà une vitalité à moitié morte* ». <sup>1</sup>

Pour la connaissance en science de l'esprit, la question en résulte de la manière dont dans le connaître, on ne reproduit pas seulement le terrestre existant ou la réalité spirituelle, mais au contraire on peut aussi le créer de neuf. Avec cela, d'une part le processus cognitive serait rehaussé au vivant et le contenu cognitif ne serait plus « mort », ou selon le cas « à moitié mort » : d'autre part, une connaissance du vivant éthérique serait possible. Ensuite connaître et savoir ne devraient pas seulement s'occuper de ce « qui existe déjà », « mais devraient inclure le futur. La création de neuf consisterait en ce que dans un tel connaître, avenir et passé s'unissent. Et au travers de cette union naîtrait seulement alors le présent : un nouveau présent, qui n'a plus uniquement sa source originelle dans le passé.

### **Activité éthérique : force de vie dans la connaissance**

Dans la tradition spirituelle aristotélicienne, la connaissance du vivant est incluse dans le futur et devient de ce fait la source même de vie, comme élaborée à partir de la *vertu* du penser — à la différence du *contenu* du penser (mais naturellement non indépendamment de lui). Lorsqu'il s'agit d'une connaissance de la vie, qui en même temps crée la vie, le rapport entre contenu cognitif et vertu du connaître devrait être mieux compris. Il était évident, dans la tradition aristotélicienne, qu'un vécu de l'activité dynamique du penser relie le Je avec le monde spirituel et le ferle sur son courant de création, en remontant jusqu'aux origines primordiales de la vie dans la première Hiérarchie. La manière correspondante du connaître pourrait être aujourd'hui comprise quelque peu sèchement comme un réalisme conceptuel : le Je *vit* dans et avec les concepts. Et dans cette activité de vie commune de la relation avec les concepts, le Je atteint ses propres sources de vie, ainsi que celles des énergies (éthériques) qui créent la vie dans la nature.

Le passage du connaître dans le domaine du vivant fut le contenu central de l'initiation dans les anciens Mystères. Toutes les deux images pour l'initiation égyptienne au 4<sup>ème</sup> *Drame-Mystère* de Rudolf Steiner révèlent l'objectif de cette initiation : reconnaître le monde élémentaire du vivant en en faisant l'expérience *à partir d'un concept d'élément* ; ainsi le Je peut se maintenir dans la réalité d'énergie du vivant. Mais si, à l'expérience des éléments, fait défaut l'accès conceptuel, le Je est entraîné dans les énergies éthériques, et il est alors en grave danger. Ce rapport du Je au monde des éléments — dans le développement historique duquel on ne peut entrer ici dans le détail — soulève aussi pour le présent la question du comment le Je peut associer connaissance et vie dans ce qu'il expérimente (voir l'illustration p.77).

Il est clair qu'il ne doit pas s'agir dans cette association d'une connaissance reproduisant le vivant, car elle serait déjà, en effet, au sens de Schinkel, « morte » ou bien pour le moins « à moitié morte ». Dans la connaissance doit beaucoup plus être créé quelque chose de nouveau ; elle devrait entrer dans le domaine de la création éthérique. Cela se produit lorsque pour le Je, des conséquences existentielles résultent du connaître — ou bien lorsque dans une détresse existentielle propre, seules de nouvelles connaissances peuvent seulement continuer à lui venir en aide. Alors tradition des Mystères et tradition aristotélicienne confluent et se concentrent pour ainsi dire dans la biographie personnelle. Le Je touche des énergies élémentaires, lorsqu'il relie, dans ce qu'il éprouve du sérieux de la vie, une présence d'âme avec sa propre énergie cognitive individuelle la plus puissante possible. Une telle situation cognitive suit son cours jusqu'aux confins du Je, où le Je devient

sensible à l'activité éthérique — et à laquelle en même temps, les énergies éthériques élémentaires deviennent sensibles pour le Je.

Le monde, dans cette situation de seuil, qui est cognitivement relevante [importante, sérieuse, *ndt*], ne reste pas comme il était. Dans une connaissance qui adopte une responsabilité autonome, qui n'est ni reprise par d'autres, ni déléguée à d'autres, le monde commence à réagir sur le Je. Ici, au sens de Schinkel, le Je crée quelque chose de « nouveau » : dans un contact filigrane de la sensibilité et du penser. Par ce contact, une sensibilité se développe pour les éléments — et en même temps les éléments deviennent réceptifs au mouvement spirituel du Je. Car à ce seuil, valent les antiques principes ésotériques : « vertu [*Kraft*] » agit sur la « vertu » et « semblable connaît le semblable ».

La réalité éthérique prend naissance et consiste dans la pénétration créatrice de la vertu de sensibilité et de la vertu cognitive des Hiérarchies. Lorsque le Je, analogue au Soi spirituel, réalise en soi une telle association, il peut entrer dans cet espace de sensibilité créateur ; mais pas seulement en observant et en reproduisant, mais au contraire pareillement en créant. Par un tel attouchement du Soi spirituel était atteint, au plan de l'évolution historique, l'objectif de l'initiation plus ancienne. Le Je pouvait devenir une énergie fondatrice de réalité, dans sa situation d'activité de soi spirituel. D'une manière analogue à celle dont se forma auparavant le soi-spirituel de l'Ange, le Je forme ensuite à tout moment une cohérence globale vécue et pensée, qui résulte d'abord du futur et du passé.

Le passé attend aujourd'hui la vertu vivante créatrice, qui à l'avenir et dans le passé rayonne et produit éthériquement cette figure qui ne prend pas (ou plus) naissance elle-même du passé. Une vertu de forme peut agir à partir du Je qui forme la réalité. Au plan de la situation, le Je se rend à la frontière personnelle ; jusqu'à la remise en question de son attitude propre et de sa vie propre — c'est la condition préalable pour toucher le nouveau. Ainsi au-delà du Je naît une nouvelle situation d'ensemble, qui est à la fois à former et à reconnaître par le Je. Ici, dans la situation de vie, comme autrefois dans l'initiation des Mystères, la séparation en en-deçà et au-delà est supprimée. Une forme intégrative du Je devient agissante. Elle peut introduire, jusque dans les énergies élémentaires-éthériques, de toutes petites impulsions de renouveau qui ont de grands effets. C'est à cela qu'est renvoyée de plus en plus une réalité sociale et naturelle, dont les énergies de développement provenant du passé sont épuisées. On pourrait apercevoir en cela un événement qui fut pronostiqué dans l'ancienne contemplation des Hiérarchies et que Rudolf Steiner a forgé d'une manière prévoyante dans le concept que les Esprits de la personnalité reprennent les anciennes tâches des Esprits de la forme. On pourrait concevoir plus loin la situation que le nouvel espace d'expérience vécu par le Je, intégrant sensibilité et penser, devient vertu d'activité éthérique. Ce qui arrive dans de tels petits moments, peut rayonner et être renforcé par ces énergies éthériques-là des Hiérarchies, qui peuvent s'y associer. Par ce renforcement de vertu, les énergies cognitives du Je atteignent la vie formatrice de substance dans la sensibilité. Les éléments sont « innervés » éthériquement par la sensibilité dans la connaissance et mis sensiblement en mouvement. Lorsque le Je agit ainsi comme forme, penser, sensibilité et être, ne peuvent plus être distingués d'une manière ancienne. Il se forme un pont, jeté dans le domaine du mouvement de la vie éthérique.

### **Arrière-plan éthérique : vie dans la sensibilité productive**

Albert le Grand pouvait encore comprendre la science de la physique au 13<sup>ème</sup> siècle comme « métamorphose du penser dans une vaste sensibilité » (*conversio intellectus ad sensum communem*).<sup>2</sup> Un connaître pensant se développe en une sensibilité, en un sens commun et avec cela dans un don d'intelligence — en tant que vertu du connaître scientifique ! Cette sensibilité agit de manière subjective-objective sur le processus de vie : dans le sujet connaissant et dans l'objet connu et vécu. L'instrument cognitif devient une énergie formatrice de vie et avec cela élémentairement active.

La transition dans la sphère du vivant a lieu, lorsque le Je est dans une attitude cognitive en ressentant aux limites de ses propres possibilités. L'antique initiation des Mystères travaillait à surmonter la limite de l'organisation éthérique et astrale [vie de l'âme, *ndt*] de l'être humain. À cette lisière, vie et vécu sont naturellement distingués : un processus de vécu ou de conscience ne

devient pas directement un processus de vie (et inversement). Connaissance et être se séparent. L'antique initiation ôtait cette distinction aux confins de l'organisation éthérique et astrale, pour le moins partiellement. La connaissance acquérait une activité de vie et dans le même événement, le monde éthérique devenait connaissable. Ici le Je devait s'armer, pour ne pas être appréhendé par les énergies de la sphère de vie, mais au contraire, pouvoir se maintenir, au moyen d'une conscience du Je pensante, dans les éléments feu, air, eau et terre. Le feu était censé mener au renouveau mais pas à la crémation du Je. L'air était censé, comme la respiration, permettre la régulation des processus inhalation et d'exhalation, mais pas d'asphyxier ni de volatiliser le Je. L'eau était censée former la vertu médiatrice, de nouvelles interrelations (comme le liquide, à la différence de l'air, forme toujours une surface), mais ne pas laisser le Je se répandre dans l'environnement. L'élément terre était censé soutenir la vertu de la forme, mais sans endurcir le Je ou le fragmenter. Un organisme consiste en fonctions vivantes, qui sont produites et entretenues par la sensibilité réciproque des organes singuliers. Dans l'organisme sain, la fonctionnalité correspond à la sensibilité et la sensibilité à la fonctionnalité. Un organe travaille seulement ensuite correctement dans la cohérence, lorsqu'il ressent les autres organes — et qu'il est ressenti par eux. L'organisme est malade lorsque des fonctions d'organe tombent en dehors de la sensibilité mutuelle des organes, ou bien lorsqu'un excès de sensibilité restreint ces fonctions. Un organisme ainsi compris vit dans la relation d'échanges de l'organisation éthérique (fonction et vie) et de l'organisation astrale (sensibilité et sensation). Un tel concept d'organisme peut aussi être employé sur le rapport entre science de l'esprit et vie. Car il s'agit carrément de connaissances, qui ne sont pas descriptives ni d'images-reflets — et cela quand bien même dans les réalités spirituelles les plus hautes — mais au contraire de connaissances qui, en tant que sensibilités, rendent possible une vie nouvelle et rendent aussi cette vie connaissable dans le même événement. Une telle science de l'esprit associerait sensibilité et fonctionnalité en correspondance à l'organisme vivant, « faire remarquer » et processus de vie. À partir du Je connaissant, comme autrefois dans l'accomplissement de l'initiation, sensibilité et processus de vie élémentaire-éthérique sont intégrés à nouveau. La vie devient de plus en plus dépendante d'une telle connaissance sentante.

Une science de l'esprit doit réaliser la connaissance du vivant, de la même façon que l'anthroposophie dans sa vertu métamorphosante en vient à elle-même dans ses actions, dans sa sensibilité et sa vie. À partir de ses conséquences de vie, le regard devient possible sur les contenus de l'anthroposophie. La limite de description et de l'image reflet de la réalité spirituelle est à présent franchie. Le critère ne peut plus être la « hauteur » ou bien « l'importance » d'un contenu spirituel. Les concepts ne se réfèrent plus uniquement à des contenus et contextes spirituels ; ils se mesurent aussi d'après leur (douce) résonance dans la sensibilité. Entre les êtres humains vivent ensuite des concepts au sein de la sensibilité mutuelle pour ce sentiment, dans la création réciproque témoignant de l'expérience de l'esprit et pour ses répercussions de vie. Il s'agit en cela d'une sensibilité, qui prend naissance, dans la mesure ou la vertu du penser commence à devenir élémentairement active en filigrane. Lorsque des concepts sont appréhendés de cette façon, la science de l'esprit peut elle-même devenir une force de vie du 21<sup>ème</sup> siècle. Le contenu spirituel devient un processus vivant du Je, tandis que le Je se porte garant de la vie du contenu. Dans l'ésotérisme plus ancien, il était évident que les contenus spirituels sont éphémères comme les objets du monde ; qu'un savoir sur le monde spirituel, comme les connaissances du temporel, ne franchit ni le seuil de la mort, ni ne passe d'une incarnation à l'autre. Ce qui reste est purement et simplement une « forme » spirituelle, qui forme le Je dans son intention et pratique spirituelles, comme un effet d'activation spirituelle autonome. Dans cette forme sont contenues sensibilité et vie, et elle est, à la différence des purs contenus cognitifs, ouverte à l'avenir. La connaissance dépasse en elle les limites de conscience vers la vie, parvient de la mort au vivant.

Ce n'est pas le contenu cognitif qui est apte au seuil, mais la manière dont le Je lui-même s'est développé au moyen de la connaissance : la forme-Je, que le Je dans son auto-sensibilisation forme pour lui au moyen de son intention et de sa pratique cognitives. Cette forme Je est aujourd'hui accessible dans la sensibilité « derrière » le penser : si au moyen de mon intention cognitive, j'édifie peu à peu un nouvel espace de sensibilité et d'expérience de vie.<sup>3</sup> En cela repose la vertu éthérique d'avenir aussi pour le contenu cognitif lui-même. Une connaissance du vivant est seulement

possible lorsque dans le penser, pour son sujet et son objet, pour ainsi dire, une nouvelle vie prend naissance. La sensibilité sert de médiatrice, en tant qu'élément intermédiaire, entre connaissance et vie ; elle relie dans l'expérience vécue, conscience et être, sujet et objet ; en tant qu'impulsion d'avenir, elle peut inciter une nouvelle vie dans les deux.

### **Ouverture éthérique : le lieu relie sujet et objet**

Une connaissance qui est partie intégrante d'une réalité vivante a une tradition peu connue dans la transmission spirituelle. Il est évident en elle que toute connaissance de l'être humain est individuelle, parce que la situation du Je connaissant est toujours reliée à l'éther géographique. Je connais toujours dans la situation déterminée d'un « lieu », dans lequel je me trouve. Cela vaut dans le moment, mais aussi dans l'ensemble de mon mouvement de vie, qui s'accomplit en biographie personnelle au travers de divers lieux. Ainsi chaque connaissance est éther-géographiquement concrète pour le Je terrestre et individuelle, on ne peut s'y méprendre. Dans cette insertion, il existe un moment vivant, qui relie dans la destinée sujet et objet — un contexte, qui doucement dans l'espace de sensibilité derrière le penser, derrière la connaissance, est finement perceptible. De cette région de vie, ni le Je connaissant, ni l'objet connu ne peuvent être détachés, quand bien même au prix d'une abstraction bilatérale. Ici, dans un domaine éthérique subjectif-objectif, se rencontrent réellement conscience et objet. L'ouvrage d'Albert le Grand (1193-1280), *De unitate intellectus*, évoque le fait que ni la réalité du Je connaissant, ni celle de l'objet cognitif, qu'il soit terrestre ou spirituel, ne peuvent être détachées du « lieu » (*locus*).<sup>4</sup> De ce fait l'être humain façonne une toute autre individualité cognitive que l'Ange.

Cette perspective spirituelle de relier connaissance et vie, est aujourd'hui de nouveau au nombre des fondements de la science de l'esprit. Y appartient en outre la liaison sujet-objet élaborée par Albert le Grand : il y a une connaissance, dans laquelle le discernement ne se détache pas de la réalité vivante. L'*intention* cognitive dans le Je n'est pas seulement un phénomène concomitant vis-à-vis de monde terrestre ou monde spirituel « objectif ». Beaucoup plus, la forme des choses existe dans l'intention cognitive. Des connaissances ne sont donc pas le reflet d'une réalité donnée. Dans l'intention cognitive du Je, qui établit une liaison avec le monde, vit une forme, la *species* [ensemble des traits qui caractérisent et font reconnaître un objet ; aspect, *ndt*] de l'objet. En cela consiste aussi le fondement de l'événement *sensus* [action de sentir, *ndt*] et donc de sensibilité et perception. Cet élément de la réalité doit être ramené par le Je à la réalité, qu'elle soit terrestre ou spirituelle. La *species* en tant que partie constitutive vivante de la réalité est, dans la connaissance, délivrée, dégagee, rachetée. Dans l'intention du Je vit volontairement l'intention de la chose et la réalité n'est ensuite donnée que lorsque le Je dans la connaissance forme avec elle la réalité ; cela vaut aussi pour le monde spirituel. Parce que se relie ainsi dans le Je, individualité et monde, il ne peut émaner aucun isolement de l'être humain du monde à partir d'un tel concept cognitif. Mais même la réalité spirituelle n'est pas seulement reproduite en connaissant par l'être humain, mais au contraire, en même temps créée aussi. Dans cette correspondance du Je et de ce qui est connu repose la forme archétype de la réalité. Avec cela, dans la connaissance est toujours contenu un processus vivant de création.

Ceux-ci ne sont pas de « banals » fondements philosophiques pour la connaissance du vivant, ici, ce n'est pas « seulement » une théorie de l'esprit ou de la vie que l'on rencontre. Car ce qui doit devenir un jour une réalité spirituelle vivante pour les êtres humains, doit auparavant avoir été pensé conceptuellement de cette manière. Il ne s'agit donc pas ici d'une connaissance de la nature par copie, non pas de description spirituelle, mais au contraire d'un concept qui précède, à partir duquel seulement une réalité peut prendre naissance. Les circonstances s'inversent : ce n'est pas ce qui est connu qui fonde, au contraire, une connaissance fonde l'être, connaissance devient créante. C'est le lieu originel archétype de l'union de la connaissance et de la vie à savoir que ce qui devient objet d'expérience pour le Je, c'est la manière dont, à partir de l'union conceptuelle vivante dans le Je une réalité surgit.

Cette situation spirituellement créatrice peut aujourd'hui devenir accessible au Je, alors que le donné porte de moins en moins, et pour cette raison, la connaissance du passé tombe de plus en plus en crise. C'est la raison pour laquelle l'inclusion scientifiquement spirituelle d'Albert le Grand n'est

pas seulement un élargissement des fondements historiques de l'anthroposophie. C'est beaucoup plus que cette dimension historique doit d'abord apparaître et en même temps être comprise, alors qu'aujourd'hui, le Je dans son attouchement de la réalité en créant le soi spirituel, en a formé les conditions préalables correspondantes. Ici fusionnent futur et passé en présent. Le futur établissant aujourd'hui l'évolution du Soi spirituel, préparé par l'anthroposophie de Rudolf Steiner, réalise ce passé-là dans la vie. Ainsi devient visible et réel en même temps ce qui par Albert le Grand avait été prédisposé au 13<sup>ème</sup> siècle.

### **Temps éthérique : développement et dégagement**

Ce qu'Albert le Grand a spirituellement créé, n'existe pas complètement si cela n'est pas dégagé par le rapport avec le futur et forme ainsi le présent, en rayonnant, en quelque sorte, dans le passé et dans le futur. Une remarquable coïncidence persista et persiste encore entre l'état de développement de la science spirituelle et celui de la philosophie et de la philologie. Rudolf Steiner put se reporter, au premier quart du 20<sup>ème</sup> siècle, avant tout au réalisme conceptuel de Thomas d'Aquin, par exemple, en se rattachant à Franz Brentano, chercheur spécialiste d'Aristote et Thomas d'Aquin. Philosophiquement et philologiquement, Thomas d'Aquin fut dès lors présent, et beaucoup moins Albert le Grand. Aujourd'hui, Les fondements de science spirituelle avec Albert le Grand peuvent être dégagés, mais pas seulement parce que son œuvre fut élaborée philosophiquement et philologiquement plus avant entre temps, durant ces dernières décennies. C'est bien plutôt que cette élaboration avança dans l'histoire de l'humanité au même pas qu'une approche du Je aux énergies angéliques primitive du Soi spirituel : la situation de création de réalité par l'attention spirituelle. Et il peut alors se révéler aujourd'hui comment, après l'inauguration de Rudolf Steiner, qui se référa avant tout à Thomas d'Aquin, on peut aussi se rattacher en ce début de 21<sup>ème</sup> siècle aux fondements de science spirituelle chez Albert le Grand, qui englobe immédiatement les dimensions du Soi spirituel.

Car chez Albert, connaissance et vie sont plus fortement associées. Cela a de vastes répercussions sur la connaissance et sur la réalité des enchaînements *karmiques* et aussi sur la connaissance de soi. Rudolf Steiner fonde la connaissance de soi scientifiquement et spirituellement sur le « penser du penser » ; ici persiste nettement (quand bien même jamais explicitée) une référence thomiste. Pour préciser, Thomas n'avait pas conçu la connaissance de soi en tant que réflexion psychologique de soi : l'être humain n'en arrive qu'ensuite à une connaissance de son soi, s'il le reconnaît comme il reconnaît les choses du monde dans le penser — en définitive donc un penser du penser.<sup>5</sup> Le Je se reconnaît dans une auto-confirmation du processus-*intellectus*. Ce dernier n'est pas abstrait, comme l'utilisation moderne du concept peut-être le fait sentir. L'*intellectus* forme la base de l'individualité et de l'arrière-plan spirituel de la réalité ; seul l'*intellectus* reste après la mort. Individualité et intellectualité sont de la même espèce ; l'anthropologie d'orientation anthroposophique se fonde aussi là-dessus : en pédagogie curative, Steiner part de l'hypothèse que le Je prépare le corps personnel avant la naissance au moyen de l'énergie du penser.

Albert va plus loin que Thomas. Il ne fonde pas la connaissance de soi sur une conscience de connaissance du monde, mais au contraire sur la création vivante de réalité dans la connaissance. Albert parle d'un troisième « *intellectus* » à côté de l'*intellectus* divin et à côté de celui qui, en tant que possibilité (de connaissance), existe dans les choses du monde.<sup>6</sup> Ce troisième *intellectus* prend naissance dans la connaissance de soi de l'être humain qui remarque la manière dont il constitue un monde de son comportement connaissant : le Je, qui crée en pensant les conditions d'existence de la réalité. Ici se rapprochent étroitement l'un contre l'autre connaissance et être, connaissance et vie. Le Je qui, de cette manière, agit en formant de la substance dans la connaissance, l'*intellectus*, Albert l'a conséquemment en soi des êtres spirituels supérieurs, et donc des Hiérarchies.<sup>7</sup> Car un penser ainsi compris ne sépare pas le Je de la nature et de la réalité supérieure de l'esprit, il ne leur oppose pas le Je. Bien plus, en connaissant une réalité est formée ; en elle, l'être humain est associé aux Hiérarchies et même à la première cause originelle archétype, donc à Dieu.

Dans le même contexte, Albert insiste : la réalité ne se laisse pas dériver de son arrière-plan spirituel, ni de ses principes supérieurs, mais au contraire seulement à partir de son « porteur » (*Subiectum*)<sup>8</sup>. Ici l'être humain a une « existence en soi-même ». À partir de cette perspective se

laissent aujourd'hui développer des conséquences qui vont loin pour une anthropologie en science spirituelle. Dans le « porteur », et non pas dans le Soi supérieur, on rencontre en effet le centre du Je. Le sujet humain actuel est aussi le sujet de l'individualisation et ne peut pas être transcendé au moyen d'un regard sur ses présupposés *karmiques*, sur son incarnation précédente, sur un développement spirituel supérieur. Le porteur, moi, je le suis à présent, dans ma situation de vie actuelle, avec toutes les suppositions inter-humaines, constitutionnelles et naturelles. Le corps y appartient pareillement, comme l'entourage éthérique biographique, au surplus du sentiment de soi immédiat et de l'intérêt concret porté à la chose.

Ce n'est qu'ainsi que toute forme arrive dans l'être, et aussi la forme spirituelle du Je. Le sujet de son développement c'est le Je dans cette situation de vie actuelle, dans la relation aux autres êtres humains et au monde. Le présent et son dégagement en relation à soi et aux choses sont le critère décisif. À partir d'ici se révèlent et se qualifient des rapports spirituels, et pas l'inverse. La focalisation de l'esprit est arrivée dans la vie, dans le développement du Je, et à partir de là elle est possible. Non pas l'interprétation spirituelle de cette situation de vie, au contraire seulement son dégagement peut mettre en liberté le regard sur le spirituel et avec cela les inter-relations *karmiques*. Peut-être est-il nécessaire et conforme à l'évolution de l'histoire que ce point de vue d'Albert n'apparaisse qu'aujourd'hui au grand jour ; dans une situation, dans laquelle le Je, après le 20<sup>ème</sup> siècle, est incarné si profondément sur la Terre qu'un éveil dans l'instant de vie peut libérer le regard sur ces contextes spirituels. Avec cela, le danger potentiel de toute attitude spirituelle, à savoir une dichotomie de l'être personnel en un aspect terrestre et un aspect spirituel, serait désormais superflue. « Tout est ici », et pour cette raison aussi, on peut surmonter les dangers d'une illusion ésotérique, qui n'est pas « à proprement parler » en quête dans la vie, mais au contraire en quête dans une autre vie. La relation spirituelle n'est pas en cela réduite, au contraire, elle est réalisée et concrétisée — elle s'épanouit seulement réellement. Cette nouvelle situation du Je a rendu visible dans l'œuvre d'Albert ses propres fondements spirituels et historiques. Ainsi une évolution ultérieure des fondements de science spirituelle de l'anthroposophie devient possible. Des concrétisations d'une anthropologie de science spirituelle y sont référées, justement aussi eu égard à la relation entre connaissance et nouveau potentiel de vie, sont ici établies.

Comme la vie peut prendre naissance d'un mouvement spirituel formant une cohérence, Karl Friedrich Schinkel fait allusion pas sa compréhension de l'œuvre d'art, dans une formulation qui renvoie à une esthétique correspondante et à un accomplissement « sensibilisant » : le concept « est mort, il n'a pas de vie interne, c'est comme si un caractère personnel pût lui être ajouté, qui laissât rehausser ce qui est contenu de vivant dans le concept. Cette intervention d'un tel caractère du contenu vraiment intérieur et vivant de ce concept, apparaissant mort extérieurement, doit naître à partir d'idées nouvelles, et ceci n'est que la manière dont cela peut se manifester. .. Ce caractère ... doit être de l'essence générale et éternelle continuant ainsi d'exister pour chaque individu, quelles que soient l'époque et les circonstances qu'il vive, purement à partir de la raison qui est propre à l'être humain... Ici maintenant repose le vivant dans cette série à suivre ..., dont les éléments singuliers, ayant à être des concepts nécessaires, considérés pour eux-mêmes, sont morts, alors que la succession de ceux-ci ... s'appelle vie, est vraiment la vie dans la visibilité. »<sup>9</sup>

#### **Die Drei, n° 7-8/2013.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Wolf-Ulrich Klünker**, est né en 1955 à Holzminden. Fondateur du lieu de recherche DELOS pour la psychologie (Berlin), directeur de la fondation Tourmaline (Rondeshagen, près de Lübeck) et membre du *Vorstand* de la Société anthroposophique en Allemagne. Il mène des activités de conférencier dans les domaines de l'histoire de l'esprit, la psychologie, l'anthropologie thérapeutique, dernièrement paru de lui : *La sensibilité du destin : biographie et Karma au 21<sup>ème</sup> siècle* (2011). Contact DELOS-Forschungs-stelle, Stubenrauchstr. 77, D-15732 Eichwalde, [delos@t-online.de](mailto:delos@t-online.de)

#### **Notes:**

- (1) Karl Friedrich Schinkel: *Histoire et poésie*, Édité par Hein-Th. Schulze Altcapenberg entre autre, Munich 2012, p.10 (s'y trouve le renvoi de la source originelle chez Wolzogen).
- (2) Albertus Magnus : *De Unitate intellectus*, Édition Alfons Hufnagel. Dans : *Opera omnia*, Tome XVII, Pars I, Münster 1975n pp.22 & 29.
- (3) Voir Wolf-Ulrich Klünker: *Éveil. Au sujet de l'association du courant chrétien et bouddhique dans le temps présent*. Dans *DIE DREI* 7-8/2012, pp.80 et suiv. [Traduction disponible sur simple demande auprès du traducteur : [daniel.kmiecik@dbmail.com](mailto:daniel.kmiecik@dbmail.com)].
- (4) Comme la note 2, p.23.
- (5) Voir Wolf-Ulrich Klünker: *Connaissance de soi de l'âme. Au sujet de l'anthroposophie de Thomas d'Aquin*, Stuttgart 1990, pp.43 et suiv.
- (6) Comme la note 2, p.22 et suiv.
- (7) À l'endroit cité précédemment, p.23.
- (8) À l'endroit cité précédemment, p.28.

